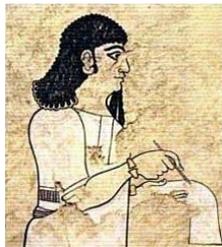


L'ORIGINE MESOPOTAMIENNE DE LA FABLE...



« La prose commence dans la bouche d'un esclave ; aussi le genre tout entier est prosaïque ».
Hegel, *Esthétique*.

Introduction

L'invention de l'apologue se perd dans la nuit des temps. L'idée de cacher un précepte utile sous le voile de l'allégorie, et de rendre plus sensible une vérité morale en l'appuyant sur une fiction ingénieuse, se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité

Le savoir diffusé c'est que, au même titre que la parabole, l'utopie ou le conte philosophique la fable participe de ce qu'on appelle « l'apologue ».

Comme on sait, elle serait grecque, son inventeur s'appelle Esope et l'homme qui la sort de ses langes et de ses limbes s'appelle Jean de la Fontaine...

C'est joli, relativement facile à retenir et à exposer, mais c'est un conte.

Voici l'histoire vraie de l'apologue.



Esope, l'inventeur supposé...

Au même titre que la parabole, l'utopie ou le conte philosophique la fable participe de ce qu'on appelle « l'apologue ».

Comme on sait, la fable est grecque, son inventeur s'appelle Esope et l'homme qui la sort de ses langes et de ses limbes s'appelle Jean de la Fontaine.

C'est joli, mais c'est un conte.

La langue grecque n'a pas de mot pour désigner la fable. On parle de l' « Aesopica », du nom de cet inventeur présumé, qui n'était pas plus grec que vous et moi, et dont on ne sait pas d'où il vient. Beaucoup et des plus sérieux le tiennent pour Phrygien : Phèdre, Dion Chrysostome, Lucien, Aulu-Gelle, Maxime de Tyr, Aelius Aristide, Himérios, Stobée, et Suidas, (auteur d'une encyclopédie un peu bordélique, nommée *la Souda*, très lue dans l'Antiquité).

D'autres le tiennent pour un Thrace, ou un Lydien.

Au XIII^{ème} siècle, un moine byzantin du nom de Maxime Planude popularisé une *Vie d'Ésope* à partir d'un matériau datant probablement du I^{er} siècle. Le texte est issu de traditions diverses, certaines anciennes, d'autres de l'époque romaine. Il le fait Lydien, d'après la tradition qui apparaît pour la première fois dans Héraclide, selon laquelle il fut esclave du Lydien Xanthos, qui signifie « le Blond ». Puis d'un certain Iadmon dont il réussit à se faire libérer. Lorsque son maître meurt, Ésope est affranchi. A peine libre, il retrouve la parole. Il se rend auprès de Crésus pour tenter de sauvegarder l'indépendance de Samos et il réussit dans son ambassade en racontant une fable au roi. Il se mettra ensuite au service du « roi de Babylone », qui prend grand plaisir aux énigmes du fabuliste.

Il est né vers 630 avant J. C. à un moment de l'histoire où la Grèce n'est pas encore installée dans sa grande tradition écrite. Esope s'inscrit comme la plupart des hommes de l'Antiquité dans des structures d'oralité.



Il était au demeurant très laid et sans doute foncé de peau, mais très malin.

Bref, la fable est un genre oral. Au départ, il n'y a pas de « recueil original » mais des fables qu'on se raconte oralement¹. Un jour des gens avisés vont recueillir ce patrimoine de sagesse et de perspicacité pour les générations futures, et on va l'intégrer dans les choses à apprendre quand on a la chance (ou pour certains semble-t-il, la malchance) d'aller à l'école.

Le premier de ces recueils est dû à Démétrios de Phalère, vers 325 avant J.C.². C'est de cette version dont un certain Phèdre³ va s'inspirer. Arrivé tout jeune esclave à Rome, ce Phèdre y acquiert la maîtrise de la langue latine et une formation littéraire. Affranchi, il décide de se lancer dans l'élaboration de fables, genre nouveau à Rome. Son ouvrage, *Les Fables ésopiques de Phèdre, affranchi d'Auguste*, comportent seulement 47 fables inspirées d'Esope sur les 135 que compte le recueil.

Phèdre a largement enrichi le corpus. Mais il est pourtant ignoré et il n'est redécouvert qu'en 1596 quand paraît la première édition moderne de son œuvre.

Le troisième homme est le chaînon manquant, il s'appelle Babrias, en latin Babrius.

Babrias- Babrius...

On ne sait pas grand-chose de lui : on dispose d'une très mauvaise biographie tirée de la *Souda* – sorte d'encyclopédie un peu foutoir, ce qu'on appelle alors *un lexicographe* - et ce qu'il consent à nous dire de lui-même dans les deux prologues de son œuvre. Il était italien – mais avait un nom grec - et vivait en Asie Mineure, très certainement dans la seconde moitié du Ier siècle après J.-C.

En France on le connaît à peine, ou plus exactement, on ne le connaît plus. La seule édition récente disponible de ce fabuliste est anglaise, elle date de 1965, et elle est due à B. E. Perry.

Pourtant ce Babrias a donné une version en vers des récits ésopiques, version très copiée et appréciée dans le monde latin pour des raisons scolaires.

Au IV^e siècle, Syntipas, un philosophe indien, retranscrit en prose et en syriaque un grand nombre d'entre elles, et les regroupe dans un ouvrage qui connaît un grand succès : *l'histoire des sept sages*.

Plus tard, ce recueil est traduit en grec par le moine Andreapoulos.

La plus célèbre de ces paraphrases, est celle des cinquante-cinq tétramètres composés au IX^e siècle par le moine Ignace Magister, prêtre de Constantinople, qui les mit en quatrains, assez médiocrement selon les spécialistes.

Au XVIII^e siècle, les Anglais Bentley et surtout Tyrwith eurent l'idée de réunir quelques fragments cités par la *Souda* (à l'époque on parlait de *Suidas*), permettant la reconstitution de trois fables de celui que l'on appelait alors « Gabrias ».

On ne connaissait que ces 57 fables en tout, qui avaient survécu sous forme de paraphrases, connues à travers la Recension dite *Bodléienne*, retrouvée au début du XIX^e siècle.

¹ Le recueil des *Belles Lettres* recense exactement trois cent cinquante-huit fables.

² Une des premières traductions françaises faite par le Suisse Isaac Nevelet en 1610 compte 199 fables attribuées à Esope. C'est le recueil qu'a utilisé La Fontaine.

³ Né vers 15 avant J.-C., en Macédoine et mort vers 50 après J.-C.

Au début du XIX^{ème} siècle, en inspectant minutieusement des manuscrits provenant du *Codex Vaticanus 777*, on réussit à restituer dans leur métrique initiale quelques vingt fables⁴.

Des fables iambiques réunies avec des récits babriens furent également identifiées sur des tablettes en cire de Palmyre ainsi que sur le manuscrit G daté du X^{ème} siècle. Ce qui permettait d'affirmer qu'il existait, dès le III^{ème} siècle, un corpus de fables versifiées qui mêlaient les fables authentiques de Babrius avec des fables composées dans une versification ordinaire et colportant les mêmes thèmes.

Une découverte décisive...

En 1843, une découverte va changer la donne et redonner à Babrius-Babrius une certaine audience...

Le ministre de l'Instruction Publique de l'époque, un certain Villemain, dépêche en Grèce Minéas Mynias, un genre d'Indiana Jones, homme très savant mais à l'esprit quelque peu aventurier et fantasque, avec la mission de retrouver des manuscrits anciens. Sa quête le mène au Couvent de Sainte-Laure du Mont Athos où il tombe, presque par hasard, sur un volume contenant cent vingt trois fables de notre poète. Il fait le compte-rendu de cette découverte :

« Dans le Couvent de Laura au Mont Athos, il y avait deux bibliothèques, une petite et l'autre plus grande. La première contenait des manuscrits jetés pêle-mêle, la plupart pourris par l'humidité et les ordures animales. Au point que la *Vie des Hommes illustres* de Plutarque, ouvrage manuscrit dont parle l'Allemand Zacharias dans le traité de son voyage fait il y a huit ans au Mont Athos, manuscrit encore complet, je l'ai trouvé tout à fait abîmé. Il n'avait pas plus de dix cahiers. En grande partie les feuilles étaient collées et pourries. Tous les autres manuscrits étaient dans un état pitoyable. Je travaillai depuis quinze jours, accompagné d'un diacre nommé Gabriel en feuilletant les manuscrits que j'ai nettoyés autant que possible et j'ai pu mettre des étiquettes et des numéros à ceux qui avaient un intérêt. Il y avait un plancher qui occupait la moitié du parterre de la bibliothèque en forme de sofa. Les planches d'au-dessous était mouvantes, l'au-dessus était plein de poussière et de fientes. Ayant examiné tous les manuscrits, je me suis fourré sous le plancher malgré la résistance des moines qui s'y trouvaient. Ils me disaient qu'il n'y avait rien et que je me salirais.

Or, j'y ai trouvé quinze manuscrits : un Denys l'Aréopagite avec des notes abrégées aux marges ; une *Histoire des Animaux* d'Élien et treize autres encore parmi lesquels le manuscrit en question, abîmé au commencement et vers la fin. La dernière feuille était en lambeaux et contenait les six derniers vers. La première partie renfermait les *Histoires fabuleuses* dont saint Grégoire de Nazianze fait mention dans ses *Discours*.

La partie suivante contenait les *Fables* de Babrius en 80 pages in-8°. L'écriture m'a semblé être datée du X^{ème} siècle. Il y avait plusieurs mots dont quelques lettres étaient effacées que j'ai déchiffrées avec peine. »

On put alors reconstituer cent quarante-trois fables dans leur forme métrique originale, et on dispose depuis du Codex A, qui constitue le patrimoine des fables de Babrius reconnu comme tel.

La trouvaille fait alors grand bruit et rend Babrius très populaire du jour au lendemain. Jusqu'aux années 1890, ses poèmes furent étudiés avec grand soin et presque autant que La Fontaine que l'on trouvait alors, non seulement trop difficile pour les enfants mais aussi d'une morale pernicieuse. Beaucoup de professeurs de l'époque lui préféraient donc l'élégance de Babrius ou la gentillesse de Florian.

Mais à la fin du XIX^{ème} siècle, Babrius fut brusquement retiré des programmes scolaires, ce qui sonna son déclin en France et sa désaffection progressive.

Or, ce Babrius-Babrius, grec romanisé, a vécu au Proche-Orient et il a été le précepteur d'un prince. Dans la dédicace du second livre de fables il mentionne un certain « roi Alexandre ». Il s'agit d'un prince acquis à la puissance romaine et installé par Vespasien sur le trône de Cilicie aux alentours de 70. Flavius Josèphe est le seul historien à en révéler l'existence. Si son information est fiable, Alexandre, fils d'Hérode Antipas, roi de Judée, aurait épousé Iotapé, la fille d'Antiochos, roi de Commagène. Il abandonna la religion de ses pères et adopta les usages et les dieux grecs.

Dans le premier prologue, Babrius prétend « avoir mis en vers les fables en prose d'Ésope » en s'inspirant de la collection ésopique recensée par le manuscrit *Augustana*, la plus ancienne recension dont on disposait et dont on dispose encore. Sauf que la nature diverse des récits qui composent

⁴ Ces vingt fables reconstituées ont été éditées par P. Knöll, « Neue Fabeln des Babrius », in *Sitzungsber. Der phil. hist. Kl. der Akademie der Wissenschaften in Wien*, 1878.

l'ouvrage babrien, proverbes, épigrammes ou même simples anecdotes tendent à prouver que leur source provient de livres très divers.

Et parmi ces sources, la source oubliée, la plus ancienne est la source mésopotamienne.

Le contexte de certaines de ses fables et sa connaissance du peuple arabe l'attestent : la fable 57 s'intitule *l'Arabe et le char des mensonges*. Ou plus éclatant encore, la fable du *moustique sur la corne du taureau* qui correspond presque mot pour mot à une fable publiée par E. Ebeling en 1927 qui a été retrouvée sur une tablette cunéiforme au cours des fouilles effectuées à Assur. Cette fable se retrouve dans la recension *Augustana* mais le récit babrien épouse presque mot pour mot les contours du texte assyrien, bien plus que la version tirée de l'*Augustana*.

Enfin, dans sa préface, Babrias insiste fortement : « O fils du roi Alexandre » la fable est « une invention des anciens Assyriens qui vivaient au temps de Ninus et Belus ».

Or, l'une de ces sources est orientale, assyrienne pour être exact: il s'agit du *Livre d'Achikar*.

Bon nombre des fables ésopiques auraient donc une source sémitique. Ce Babrias-Babrius quelque peu oublié, qui mit en vers plusieurs d'entre elles, attribue expressément au genre de l'apologue une origine babylonienne.

Le livre d'Achikar... l'autre source



L'histoire d'Achikar l'Assyrien se présente comme une autobiographie dans laquelle cet araméen à la cour d'Assyrie consigna par écrit sa vie exemplaire, mais aussi et surtout ses maximes morales et des paraboles. Ikara signifie « travailleur », on pourrait aussi dire « copiste à l'identique ».

Il était sans doute de tradition orale araméenne dans le réseau d'Assur près le roi de Ninve au VII^{ème} siècle.

C'est une double collection de proverbes et de sentences insérés dans une histoire. Ces deux séries de maximes ont autant d'importance que l'histoire elle-même. Elles constituent la « sagesse d'Achikar », - on écrit aussi Ahikar - par analogie avec celle de Salomon et la Sagesse de Ben Sirach. La première série est didactique et s'inspire des proverbes de Salomon et elle est tenue pour une des sources de l'Ecclésiaste. La seconde met en relief l'ingratitude de Nathan, et se compose de comparaisons, que l'on peut appeler des similitudes ou des paraboles.

Cette seconde série est apparentée aux plus anciens recueils de fables.

Le récit obéit à la grande structure traditionnelle de l'élévation et du déclassement : Joseph en Egypte, Daniel à babylone et Achikar en Assyrie. Achikar, (que la Bible présente comme le neveu de Tobie) scribe de Sennachérib et de Sarhédoum, adopte Nadan, le fils de sa sœur, l'élève et lui adresse une première série de sages maximes pour compléter son éducation. Nadan n'en profite pas et craignant d'être déshérité par son oncle, il imagine, à l'aide de lettres écrites en son nom, de le faire passer pour un conspirateur et de le faire condamner à mort. Fort heureusement, le bourreau est un ami d'Achikar, et il n'exécute pas l'ordre donné.

D'après Clément d'Alexandrie, puis Eusèbe plus tard, ces deux séries de maximes, ont été rapportées de Babylone par Démocrite, au V^{ème} siècle avant notre ère et elles auraient pu servir de modèle à quelques fables ésopiques, ce qui a conduit plus tard à prêter à Esope l'histoire d'Achikar, et à créer un nouveau sage fabuliste nommé Loqman.

Mais qu'en est-il du document original ?

Il ne pouvait être qu'araméen.

Les papyrus araméens d'Ahicar, découverts à Eléphantine corroborent la thèse de l'abbé François Nau. Il reste par ailleurs plusieurs versions ultérieures : arménienne, grecque, slave, roumaine éthiopienne et syriaque, source de toutes les versions qui restent.

Genèse nouvelle de la fable

Rien n'interdit donc de supposer qu'au VII^{ème} siècle avant notre ère, vivait un homme puissant et sage, tour à tour favori du roi et proscrit, auteur de maximes morales et d'allégories ou paraboles. Deux siècles plus tard, son histoire et ses maximes étaient répandues dans tout le monde juif, ce qu'attestent les papyrus araméens trouvés au sud de l'Égypte, à Éléphantine, datant de cette époque. Les versions araméenne, syriaque, arabe, en grecque, roumaine, slave, et même éthiopienne attestent la formidable vitalité de ce récit.

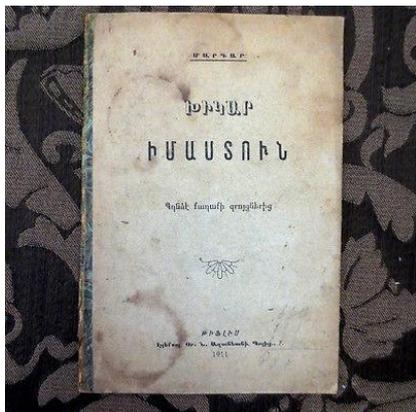
Cette tradition a pu être reprise par un scribe, du nom de *Sopér*, forme syrienne de *Sofer* devenue en grec Esope. Cet Esope aurait été emmené comme esclave après une victoire des Hittites sur les Assyriens ou par un autre royaume anatolien du réseau d'Assur et installé dans une ville de la zone ionienne de la cote d'Asie mineure.

Traduite en grec, l'œuvre de ce fabuliste a donné lieu à une nouvelle édition en Italie, plus complète que celle d'Esope et d'Ahikar. L'auteur de cette dernière version est un précepteur "parlant araméen" (d'où son nom Barbrias - Barbraia) et grec, précepteur du prince né pendant le séjour à Rome du petit fils d'Hérode le Grand, nommé par Claude roi de Judée en 40-43 ; lui-même sera nommé roi de Cilicie en 70, en abandonnant la religion hébraïque et épousant Iotapée fille du roi Anthiochus de Commagène.

C'est ainsi que par l'intermédiaire des juifs et des Grecs, le vieux conte assyrien – sans doute l'un des plus anciens documents du patrimoine de l'humanité - a contribué à donner naissance à quelques-unes des plus gracieuses productions de la littérature française, puisque plusieurs des sujets esquissés par Achicar – par le relais d'Esope puis de Brabias - ont servi de thèmes à des fables de la Fontaine⁵.

La fable est donc un avatar d'un genre fondamental, sans doute le plus ancien de l'histoire de la littérature sapientale, et de la littérature tout court : la parabole.

Au cours de sa longue histoire, elle a simplement perdu la mémoire, oublié son origine orientale et elle s'est réinventée une généalogie, en oubliant sa part sémitique.



en arménien...

⁵ «L'oiseau blessé d'une flèche», «le serpent et la lime», «la chatte métamorphosée en femme», «la souris métamorphosée en fille», «le cerf et la vigne».

BIBLIOGRAPHIE

BRIQUEL-CHATONNET (Françoise), « L'histoire et la sagesse d'Ahicar ; fortune littéraire de la vie d'un dignitaire araméen à la cour assyrienne », in *D'un Orient l'autre: actes des troisièmes journées de l'Orient*, Bordeaux, 2002, éditions Peeters, Louvain, publié par Jean-Louis Bacqué-Grammont, Angel Pino, Samaha Khoury.

NAU (François), *Histoire et sagesse d'Ahicar l'Égyptien, traduction de versios syriaques, avec les principales différences des versions arabes, arméniennes, grecque, néosyrienne, slave et roumaine*. Paris, Letouzey et Ané, 1909.

HERMANN (L.) *Babrius et ses poèmes*, Bruxelles, Latomus, 1973.

KNÖLL (P.), *Fabularum Babrianarum Paraphrasis Bodleiana*, Vienne, 1877.

LODS (Adolphe), *Histoire de la littérature hébraïque et juive: depuis les origines jusqu'à nos jours*, chapitre III, le roman d'Ahikar, pp . 596 et suivantes.

RENAULT (Philippe), FEC - *Folia Electronica Classica* (Louvain-la-Neuve) - Numéro 6 - juillet-décembre 2003 <folia_electronica@fltr.ucl.ac.be>

« The Assyrian Book of Achikar », édition par A. Cowley in *Aramaic Papyri of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 1923.

Esopica, les Fables grecques et latines, traduction par Philippe Renault, Éditions de l'Arbre d'Or, Genève, 2003. Cette anthologie comprend l'intégralité des *Fables* de Babrius et une partie des pièces de la *Paraphrase Bodléienne*.